

D/1969.04.13 — André Malraux : «Allocution prononcée par Monsieur André Malraux aux assises de l'Union des jeunes pour le progrès, à Strasbourg, le 13 avril 1969», Paris, ministère des Affaires culturelles, s.d., [4 p.].

«Le Discours de M. André Malraux. “Il se peut que vous vous trouviez bientôt en face d’une réaction qui ne prendra plus la forme d’un parti politique”», *Le Monde* [Paris], n° 7543, 15 avril 1969, p. 7.

André Malraux

**«Il se peut que vous vous trouviez bientôt en face
d’une réaction qui ne prendra plus la forme d’un parti politique»**

Voici l’essentiel du discours prononcé à Strasbourg par M. André Malraux :

J’ai dit en mai que la crise de la jeunesse était d’abord une crise de civilisation. C’est dans cette crise que vous êtes appelés à agir, c’est sur elle que vous fondez votre action. Il n’est pas question de revenir en arrière. Nous ne sommes pas des nostalgiques du passé. Si le monde qui nous est donné doit être un monde tragique, c’est à vous d’en assumer la tragédie ; et s’il doit devenir un monde dérisoire, c’est à vous d’arracher la dérision.

Cette crise, nous savons qu’elle n’a pas eu de pareille depuis la fin de l’Empire romain. Le dernier des grands empires s’effondrait, dans un fracas des dieux écroulés, devant ses empereurs et ses philosophes qui attendaient du stoïcisme tout et rien, pendant que là-bas, comme dit Benda, le petit juif saint Paul s’occupait à organiser sa colère. Le Saint Empire romain germanique devait plus

tard tenter d'assouvir le grand rêve né du souvenir de l'empire d'Auguste. Mais en attendant, c'était le temps du monde informe – comme aujourd'hui.

Ce monde qui s'écroule, c'est le monde des grandes monarchies, héritiers de la chrétienté ; et même peut-être celui des grandes démocraties d'hier, des démocrates d'avant les machines. Le temps des grandes civilisations agraires, dans lesquelles le pharaon Ramsès eût pu parler avec Napoléon alors qu'il ne pourrait parler ni avec M. Brejnev ni avec le président Nixon. Ce temps eut ses dieux successifs, et l'homme trouva en eux sa raison d'être. Au dix-neuvième siècle, il commença de la perdre, en affirmant que la science la lui rendrait au vingtième. Nous y sommes. A la veille de la conquête d'astres peut-être morts, dans la plus puissante civilisation que le monde ait connue et qui n'a pu créer ni un temple ni un tombeau.

C'est pourquoi la crise qui déferle est, beaucoup plus qu'en 1920, une crise de l'esprit. Elle atteint d'abord la jeunesse intellectuelle. Mais prenons garde lorsque nous parlons de la jeunesse. Ce n'est pas elle seule que fait vaciller la crise, c'est le monde intellectuel tout entier, professeurs comme étudiants.

Et je veux bien que les chercheurs nous disent qu'ils ont trouvé dans la recherche leurs nouveaux dieux ; le malheur, c'est qu'ils ne les aient trouvés que pour eux. Ce qui caractérise la jeunesse, ce n'est nullement qu'elle seule soit concernée, c'est qu'elle le soit tout entière, car les moins contestataires d'entre vous ne se réclament pas du monde d'hier, mais du monde de demain (...).

Le sombre peuple du drapeau noir

Que la révolte de la jeunesse soit d'ordre métaphysique, son incroyable confusion dans le domaine politique suffirait à le montrer. Et aussi son orientation. Vous vous souvenez de la déclaration de l'étudiante de Nanterre, qui semble saugrenue mais qui marque bien le point extrême de la révolte : «Savoir ce que nous voulons, ce serait déjà commencer à s'embourgeoiser.» L'idée que recouvre cette phrase, c'est celle de la fécondité du chaos à l'état pur, idée qui a toujours fasciné

le sombre peuple du drapeau noir, et d'abord les nihilistes russes. Mais nous avons eu affaire à un nihilisme sans grands-ducs tués et sans nihilistes pendus. Le vrai nihilisme était inséparable du sang, parce que c'était le sang qui le délivrait de la comédie. Fondé sur le sang, tout vrai nihilisme rêve de la prise du pouvoir par une sorte de franc-maçonnerie d'adeptes. Le plus grand théoricien du nihilisme russe, Netchaev, est un chef de lanceurs de bombes ; c'est aussi l'auteur du *Catéchisme du révolutionnaire*, qui ne méprisait pas Lénine. Mais ce *Catéchisme* n'est pas l'expression anarchiste du pur chaos. Il est une préfiguration des structures communistes de la révolution d'Octobre.

C'est ici qu'apparaît le piège que tendait le destin à la jeunesse révoltée. Un problème métaphysique n'a pas de solution politique, il ne peut que s'accommoder des solutions politiques qui lui préexistent. Séparés du parti communiste, les nihilistes qui parlaient des crapules staliniennes devaient recevoir comme un coup de pied dans le ventre l'inévitable conclusion de leur drame : la candidature de M. François Mitterrand à la présidence de la République.

Souvenons-nous qu'en mai, le cortège des grévistes et celui des gaullistes ne se sont pas rencontrés. Il n'y a pas eu d'affrontement. Lorsque le général de Gaulle a commencé de parler, lorsque le cortège des Champs-Élysées a commencé de défiler, le mouvement étudiant était frappé à mort par la sinistre ironie de sa conclusion. Que d'illusion lyrique, que de drapeaux noirs, quelle débauche de la générosité il y a toujours des cœurs de vingt ans pour aboutir à retrouver la IV^e République ! Que de lectures des *Possédés*, que de rêve de barricades ou de lanceurs de bombes pour retrouver la bibliothèque rose !

La conséquence ne se fit pas attendre. Pris entre un nihilisme qui n'espérait qu'en lui-même, et un retour au passé qui n'apportait d'espoir à personne, le pays envoya à l'Assemblée la plus forte majorité gaulliste que celle-ci ait connue.

Car l'un des premiers problèmes de l'action historique, c'est de savoir avec qui l'on est. Les étudiants révoltés n'étaient qu'avec eux-mêmes. Les grévistes sérieux n'étaient qu'avec une majorité qui depuis longtemps n'était plus

majoritaire. Nous étions avec le peuple de France, avec ce que j'ai jadis appelé le métro. Et même là où il s'appelle la 2 CV, même là où il s'appelle la charrette, le métro a prouvé qu'il était avec nous (...).

La démission de la jeunesse mondiale

De ce qu'on appelait en mai l'opposition, il ne reste politiquement rien, le parti communiste excepté, sinon le marais coassant des «non». Nos adversaires crient que nous avons chancelé, mais ils le crient en restant par terre. Pourtant, ne croyez pas que la victoire ait été au bout des Champs-Élysées. Ni que vous en ayez fini avec la réaction, c'est-à-dire la lutte des intérêts particuliers contre l'intérêt national ! Simplement, il se peut que vous vous trouviez bientôt en face d'une réaction qui ne prendra plus la forme d'un parti politique...

Cela, c'est notre destin à tous, pour les années qui viennent. Mais vous, vous avez un adversaire particulier, contre qui va se jouer votre propre destin. C'est la démission sans précédent de la jeunesse mondiale, depuis le Mexique jusqu'au Japon. Cet immense désespoir, cette révolte par soubresauts qui confond les convulsions avec la continuité sans laquelle il n'y a pas d'action, c'est ce que j'ai appelé jadis l'illusion lyrique, mais c'est aussi la forme tragique de la démission. Les temps d'Apocalypse ne mènent qu'à leur propre destruction. En face d'un abandon qui parcourt le monde comme un intermittent incendie, que pouvez-vous faire ? Reprendre pour votre compte une phrase que vous n'avez pas oubliée : «Je ne me démettrai pas.» Même l'appel du 18 juin ne fut d'abord qu'un refus contagieux.

Vous n'êtes pas séparés de vos adversaires par l'acceptation d'un passé que vous rejetez comme eux ; vous en êtes séparés parce qu'à la foi dans la fécondité du chaos vous opposez la foi dans la fécondité de l'action. Il va s'agir d'élaborer les moyens de cette action. Aujourd'hui, comme au 18 juin, il ne s'agit que d'une prise de conscience. Rarement le destin de la jeunesse aura tenu à un si petit nombre d'hommes. Mais après tout il suffit jadis de quelques soldats macédoniens pour faire s'évanouir, dans les sables de la Perse, la tourbillonnante cavalerie de la

Chimère... Nous voulions une nation réellement indépendante, et nous l'avons faite ; un Etat moderne capable d'ordonner la France des cinquante années à venir, et nous travaillons à le faire ; plus de justice sociale, et nous finirons bien par y parvenir. Que le mot participation ne nous égare pas : il y aura loin de la participation de 1970 à celle du siècle prochain, comme il y a loin de Marx à Staline, du socialisme utopique au socialisme suédois et du 18 juin à la libération.

Ne vous méprenez pas au mot pouvoir, dont vos adversaires vous rebattent les oreilles comme si l'irresponsabilité était la garantie de la création. Qu'attaquent sans cesse le pouvoir personnel ceux que satisfaisait si bien l'impuissance impersonnelle ! Qu'attaquent la résolution d'assumer la France ceux qui l'assumèrent si bien, de Sakiet (1) à Dien-Bien-Phu ! En face du destin du monde, en face des forces qui pèsent sur vous, du poids insaisissable et écrasant des intérêts, de la démission inconsciente de toute une jeunesse qui confond sa métaphysique avec sa politique, votre pouvoir me fait penser à notre malheureux pouvoir de chefs de maquis. Et malgré votre foule chaleureuse et passionnée, j'ai envie de vous dire ce que je disais jadis à mes compagnons de la forêt : «Vous qui savez que vous assumez la France avec vos mains nues...» Mais ces mains nues, aujourd'hui si nombreuses dans la terre, étaient celles qui portaient l'espoir. Celles des hommes qui savaient ce qu'ils voulaient, dans une France qui ne voulait plus rien. Et qui savaient aussi qu'à ne pas démissionner en mai, on se retrouve un million sur les Champs-Élysées et que la volonté porte en elle une puissance créatrice qu'elle ne connaît pas. Pourtant, elle n'est la volonté que si elle se fonde sur ce qu'elle connaît. Ce fut à plusieurs reprises le sort du gaullisme de donner la vie à ce que ses adversaires avaient seulement été capables de rêver. Puissiez-vous prendre ici la résolution de combattre pour les seuls rêves auxquels on peut donner la vie : vous y reconnaissez ceux du peuple de France !

(1) C'est le 8 février 1958 qu'un bombardement par l'aviation française frappa le village frontalier tunisien de Sakiet-Sidi-Youssef, faisant plusieurs dizaines de morts et touchant une école. Il s'agissait d'un raid de représailles pour les franchissements de la frontière algérienne par les combattants du F.L.N. stationnés en territoire tunisien. M. Bourguiba ayant porté plainte à l'ONU, l'incident contribua à internationaliser la guerre d'Algérie et fut ainsi l'une des causes du mouvement du 13 mai, qui devait entraîner la chute de la IV^e République.